



HAL
open science

Action et construction de la science. Dominique Caubet ou la théorie de la pelote

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. Action et construction de la science. Dominique Caubet ou la théorie de la pelote. Estudios de Dialectología Árabe, 2013, 7, pp.321-336. hal-02467989

HAL Id: hal-02467989

<https://hal.science/hal-02467989>

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Actions et construction de la science.

Dominique Caubet ou la théorie de la pelote.

Claudine Moïse

Université d'Avignon

En 2008, dans le cadre du colloque de Vals-Asla, *Sociétés en mutation : les défis méthodologiques de la linguistique*, Jacqueline Billiez, Dominique Caubet, Patricia Lambert, Catherine Miller et moi participions à Lugano à un panel intitulé, *Comment saisir les pratiques langagières transméditerranéennes et transafricaines ?* J'avais alors suggéré à Dominique Caubet d'explicitier son travail de recherche et de mettre en perspective ses pratiques scientifiques. J'en savais la richesse et j'étais tout simplement curieuse, moi qui suivais ses réflexions, ses enthousiasmes et ses cabotages depuis quelques années. Elle avait tout d'abord promptement balayé ma proposition pour signifier que cela n'était vraiment pas intéressant, puis elle avait fait la moue sympathique et amicale qu'on lui connaît quand elle se sent poussée dans ses retranchements. J'avais insisté et elle avait accepté. Dominique avait intitulé son intervention « Une sociolinguistique participative ou pour une théorie de la pelote ». Nous n'avons pas écrit de textes à partir de nos communications et, comme un joli pied de nez de sa part, je n'ai toujours pas de traces de ses intentions, si ce n'est un résumé de présentation. Puisque cet écrit ici est un hommage au travail de Dominique Caubet et à ce qu'elle est, je vais jouer le jeu de l'interprète et du conteur. Avec estime et affection, je vais raconter une histoire qui serait la sienne à partir de nos échanges, nos projets et de mes interprétations. Il y aura peut-être des manques et des marques, des vides et des signes, des liens et des va-et-vient qui m'appartiennent mais j'espère, au filtre de mes propres avancées, être fidèle à ce qu'elle fait et à ce qu'elle est.

Je voudrais montrer que toutes les années de recherche de Dominique Caubet se déroulent comme une pelote, qu'il faut en tirer le fil ou les fils pour voir à quel point son travail est emblématique d'une certaine façon de construire la science, dans une logique d'indépendance, de lien et de hasard. Au plus proche d'une grande liberté intellectuelle.

Construire un champ sociolinguistique du quotidien

Nous participons tous à la construction de nos domaines scientifiques, nous les cadrons, formatons, corsetons ou, au contraire, les assouplissons et infléchissons. Pour faire de la science une science, il y aurait à définir son « champ » forme « d'habitus scientifique »

(Bourdieu 2001), fait de routines conceptualisées et théorisées ; une science se construirait autour d'« un capital de méthodes et de concepts spécialisés, qui garantissent, explicitement ou non, le « droit d'entrée » dans le champ » (Neveu 2008 : 1070). En ce sens, chaque discipline développerait son *style* (Bourdieu 2001 : 129-130). Dominique Caubet a fait tout d'abord de la description linguistique son style. J'ai l'impression que c'était une nécessité et un amour des fonctionnements, des combinaisons et des mécanismes linguistiques. Nous aimons tous à un moment ou un autre ces encastrement, ces puzzles et ces récurrences des langues à découvrir ou débusquer. On ne peut s'en empêcher, il y a toujours au début, comme un fondement de ce que nous sommes et de ce que nous faisons, l'attrait pour un système, comme si, malgré tout, il s'agissait sans cesse de retrouver les joies de l'enfance et des jeux de construction. La linguistique en appelle à nos contacts lointains avec les langues et la parole, et à la logique du jeu. Après des travaux sur la détermination et la qualification, puis sur l'aspect en arabe marocain, Dominique Caubet se lance dans une thèse d'Etat en 1989 sur la *Grammaire d'une variété d'arabe marocain (région de Fès)*. Formation énonciative et structuralisme comme il se devait avec pour maître Antoine Culioli. C'était normal et dans la voie toute tracée de la linguistique.

La linguistique a travaillé la forme de son discours scientifique pour la rendre visible et autonome. Pour développer son prestige et légitimer ses pratiques, elle a affirmé sa source saussurienne, son objectivité et, point d'acmé, sa « mathématisation » (Kuhn 1962). Elle a voulu bâtir un discours, « un *nomos* particulier, autrement dit une loi, lieu d'une légalité scientifique, qui repose sur un principe de division, de territorialisation, de construction de la réalité objective irréductible à celui d'une autre discipline, produisant un effet de régulation mais aussi d'exclusion du champ disciplinaire » (Neveu 2008 : 1071). Le structuralisme a construit un discours de l'origine avec un maître, Ferdinand de Saussure, un discours du cadre et des modèles qui devait fixer, en gage de légitimité, des racines et un ancrage positivistes. La linguistique structurale ne pouvait alors s'inscrire que dans une vision scientifique ascendante, rassurante et gagnante. Ce que la sociolinguistique, et c'est là aussi toute sa richesse humaine, n'a pas pu faire (Moïse 2010). Elle n'a jamais eu tout simplement pour visée de définir un champ unifié et uniformément conceptualisé ; elle a toujours été en exploration à ses risques et périls, menée sans doute par des aventureux-euses, tels Dominique Caubet, qui osent l'ailleurs par des passages, des seuils, des ponts, des portes, des frontières, des déplacements, des traversiers, des détours, des dédales et des transgressions, comme on veut. « On peut certes penser ailleurs sans quitter sa contrée ou son milieu et vice versa. Mais la prise de distance et la dissidence par rapport à un monde social, ses normes, ses centres de

pouvoir et ses institutions, sont, en revanche, des conditions nécessaires pour le comprendre, l'analyser, en saisir les tensions et les mutations. En somme, l'intellectuel critique est une personne déplacée, parfois au sens propre en raison de son histoire ou de contingences historiques, plus ou moins douloureuses voire dramatiques, mais toujours au sens figuré, par nécessité épistémologique » (Lapierre 2004 : 27).

Dominique Caubet avait fait le choix de la description linguistique mais la prise de risque était déjà là, la description qu'elle avait choisie était celle d'une langue sans statut, disqualifiée et marginalisée, au Maroc comme en France. Elle avait basculé, sans le vouloir peut-être, dans les désordres de la sociolinguistique hors d'une linguistique formatée et circonscrite. Parce qu'elle avait déjà choisi une langue cachée et d'immigration, elle ne pouvait en rester à des visées structuralistes et descriptives, la langue allait l'emporter ailleurs. Il ne pouvait en être autrement. Et c'était déjà entrer en sociolinguistique : cette langue, la *darija*, en appelait aux mélanges, aux frottements, aux impatiences, il fallait se laisser aller, juste se laisser porter. La science se construit alors aussi comme ça, de cette pelote que l'on va dévider, sans l'avoir vraiment prévu, mais en donnant libre cours au hasard, aux liens, à ce qui advient.

Les paradigmes scientifiques constituent des objets sociaux inscrits dans leur temps, où des modèles dominants s'imposent pour des raisons historiques et sociales qui dépassent la simple idée de vérité¹ (Morin 1991 : 54-58) et qui nous embarquent. La linguistique, comme je l'ai dit, a été marquée par le positivisme, dans un souci de classification et d'organisations rationnelles, pour sa propre légitimité institutionnelle mais certes objets de recherche ne peuvent se réduire ni se soumettre à quelques cadres préconçus et rassurants. La complexité alors incontournable commence par une prise de risque, tel que l'est le jonglage recommandé par Antoine Culioli lui-même : « Est-ce vraiment trop demander de tenir plusieurs fils à la fois ? Alors bien sûr la meilleure manière de ne jamais rater un acte complexe quand on jongle par exemple, c'est d'avoir une seule balle. Si vous en avez deux, si éventuellement vous en avez trois, ça devient plus difficile. Et puis vous pouvez aussi ne jamais rien lancer en l'air, là, vous êtes vraiment sûr de ne jamais rien rater » (Culioli 2002 : 36). Dominique Caubet a fait sienne cette complexité, par la diversité de ses intérêts dans une cohérence de

¹ Au 19^e siècle, les sciences humaines, sur le modèle des sciences de la nature, ont eu besoin pour asseoir leur légitimité universitaire et sociale de rechercher les *faits* à travers l'inventaire, la description et l'expérience (scientifique), la vérification et la preuve. C'était une assise logique. À partir de Galilée, et dans les traces de Copernic, existe une rupture fondamentale, originalité de la pensée occidentale, marquée par une dissociation entre la nature considérée sous l'angle physico-mathématique et l'homme renvoyé à sa raison et ses affects (Klein 2008 : 28). Par la suite, entre les rationalistes, Descartes, Condorcet et les empiristes, Locke, Hume Condillac, la raison l'a emporté.

pensée, par ses analyses et ses prises de positions théoriques (sur la *darija* comme langue à part entière, sur sa vitalité en France, sur sa nécessité populaire dans la création musicale française, entre autres). L'exercice de la complexité revient à accepter, avec toutes les difficultés possibles, que notre recherche est faite de hasards, d'imprévus, de changements, de zones d'ombre, que les résultats (et notre écriture) seront de l'après-coup, eux-mêmes réorganisés selon des modèles théoriques. Il faut accepter de changer de paradigme, de la simplification à la complexification, de la séparation à la conjonction (Morin 1977, 1980), de passer de celui du cristal à celui du fluide, des nuages, de la flamme ou de la fumée (Serres 1980), accepter de faire une sociolinguistique des réseaux, du lien, de la mouvance, de l'hétérogène (Heller 2002). Ainsi, de fil en aiguille et d'année en année, Dominique Caubet a joué avec une sociolinguistique qu'elle a fait sienne. Elle a pratiqué sa propre méthode d'expérimentation à travers les thématiques de recherche qu'elle a déroulées : l'alternance de codes, la diglossie, la *darija* comme langue de France, les pratiques SMS (*short message servicing*), l'insulte, puis, son dernier grand domaine d'exploration, la création musicale. Dans tous ces domaines, je vois une sociolinguistique de la jubilation du parler au quotidien. Elle dit avoir rencontré la sociolinguistique par l'alternance de codes. Je trouve qu'elle est entrée en sociolinguistique par la quotidienneté de ce qu'elle observe et de ce qu'elle vit elle-même. Je vois dans toutes ces/ses approches une recherche de la dynamique de la langue, au plus près de la vie, de la jeunesse et des mutations. À travers les analyses linguistiques, Dominique Caubet nous dit à quel point la langue est vivante, non pas simplement d'un point de vue du changement linguistique, sens traditionnellement entendu, mais vivante de ses locuteurs avec leurs espoirs, leurs engagements, leur quotidien. Une langue de tous les jours, de celle qui nous fait partager, avancer, créer et rire (Caubet 1998). Elle est là quand les choses se passent et elle le dit toujours au détour de son écriture, l'air de rien. Quand elle fait l'analyse du *codeswitching* au Maroc, elle en signifie les pratiques notamment le fait que « le CS sert alors à montrer que l'on possède le français » et rajoute modestement quand on sait ses attaches et sa connaissance du pays « phénomène que j'ai souvent observé chez les jeunes filles ou femmes dans les petites villes du Maroc » (Caubet 2001a : 22). Elle en souligne les créations lexicales mais du côté du jeu, de la création, d'un certain bonheur en quelque sorte : « les vrais bilingues, lorsqu'ils sont entre pairs, éprouvent souvent un grand plaisir à mélanger les langues ; il y a des jeux de mots translinguistiques qui sont irrésistibles » (Caubet 2001a : 26). Elle va chercher la langue là où elle vit, dans le métro par exemple et saisit dans une analyse linguistique méticuleuse l'usage de *ta mère, sa mère*, en lien avec les usages en *darija*. Insultes très communes chez les jeunes à la deuxième ou troisième personne [*enculé*

de ta race/sa race ; ta mère/ta race], elles peuvent être sans cesse réactivées, reconnotées même si elles fonctionnent aussi comme termes d'adresse, euphémistiques ou atténuateurs [*ta mère, arrête de me prendre la tête*] ou, dans un effet de mot du discours, emphatiques même [*c'est beau sa mère*] (Caubet 2001b). Elle va s'interroger sur les vanes en France et au Maghreb (Caubet 2008), observe les pratiques et les influences réciproques entre ici et là-bas entre jeux et possibles dérapages. Elle sollicite alors ceux avec qui elle travaille, écoute sans cesse les jeunes. Elle va observer encore la langue utilisée au Maroc par téléphones portables interposés (Caubet 2004a). « On voit ainsi des femmes d'âge mûr ou des paysans en *jellaba* utiliser un portable, ce qui était inconcevable il y a seulement deux ou trois ans » (Caubet 2004 : 247). Après une analyse détaillée des procédés graphiques, elle renvoie encore à une valorisation des pratiques, finalement à une jubilation dans la langue du quotidien : « j'ai remarqué que les SMS permettent à des jeunes, qui n'écrivent plus et ne lisent que dans le contexte des études, d'écrire pour le plaisir et la connivence : de l'oral on est passé à l'écrit. Et cet écrit amène une forme de valorisation inconsciente de l'arabe marocain (Caubet 2004a : 261).

Bref, elle fait de la sociolinguistique sans doute depuis toujours sans l'avoir affirmé haut et fort, sans faire partie des cénacles. Elle était des années 70, de cette grande époque de la sociolinguistique, même si angliciste ; avait eu pour maître Marcel Cohen (1956) et David Cohen (1994) pour l'arabe ; elle travaillait sur une langue diglossique. Je me souviens de moments où elle s'est arrêtée pour montrer, sans l'affirmer toutefois, qu'elle faisait de la sociolinguistique, finalement une linguistique des pratiques sociales, trop souvent dévalorisées, de la vie tout simplement. Il y a eu le colloque du Réseau de Sociolinguistique Française (avant de s'appeler « Francophone ») à Grenoble en 2001, comme si elle s'excusait presque de présenter ses travaux dans ce cadre auquel elle ne se sentait pas spécialement attachée (mais est-elle d'un cadre particulier ?). Il y a eu une journée d'étude à Rennes en septembre 2003, *Sociolinguistique et contacts de langues, quels modèles théoriques ?* Elle a répondu à l'intervention de Francis Manzano sur la diglossie (Caubet 2003). Elle a replacé l'étude de la *darija* dans la perspective d'une diglossie populaire, encore une fois pour dire, dans les traces de David Cohen, que cette langue existait (et depuis longtemps) pour elle même et « qu'à l'abri des discours officiels, de la généralisation de l'arabe standard, les pratiques se développent sans que l'on parle d'elles. On n'a pas de normes à opposer aux usages de la *darija*, sur le plan du quotidien mais aussi de la création artistique voire littéraire (poésies, certains passages de romans sont en arabe marocain), dans les médias » (Caubet 2003 : 72).

Penser le terrain de l'ailleurs. La sociolinguistique participative

Cet ancrage dans une sociolinguistique qu'elle s'est créée, mais qu'elle a le souci de transmettre aussi, passe une connaissance et une imprégnation de son terrain fait de liens, de rencontres et d'amitiés. Son dernier champ investi, celui de la création musicale, en est une preuve éclatante et exemplaire. Le terrain² est au centre de la sociolinguistique que je partage avec Dominique Caubet, nécessaire et consubstantiel de nos recherches et de nous-mêmes. J'aime le mot « terrain » dans son rapport à la terre, à une matérialité tangible même si illusoire. Dominique aborde toujours le terrain avec évidence, comme si elle était naturellement là, avec les gens et leur environnement. Simplement là. En vivant le terrain, en faisant ses courses, en parlant, en écoutant. Dominique Caubet vit l'ailleurs avec familiarité. Elle en a fait son mode de vie et son étendue épistémologique. Elle y revient sans cesse « j'ai enquêté essentiellement avec des jeunes (18-25 ans) de la famille que je fréquente depuis des années » dit-elle au sujet de l'usage des SMS au Maroc (Caubet 2004a : 249). Les artistes, ceux du livre *Les mots du bled* (Caubet 2004b), de Fellag à Rachid Taha, et ceux de la nouvelle scène musicale notamment à travers *L'boulevard*, festival de musiques urbaines à Casablanca, sont devenus ses amis. Elle est toujours en partance, en concert, en rencontres au Maroc ou à Paris. Elle est imprégnée de son terrain, son terrain est sa vie.

Et plus encore, même si elle ne l'a jamais théorisé, elle a bien avant que l'on en parle, pratiquer des enquêtes transnationales ; elle était déjà avant l'heure dans une « ethnographie de la mondialisation » (Appadurai 1996, Bauman 1998, Inda et Rosaldo (Eds) 2002, Hannerz 1996, Papastergiadis 2000) où la mobilité est au centre, quand il s'agit de suivre des acteurs dans leurs pratiques, de saisir le poids des déplacements et des migrations, d'envisager l'identité « hybride » dans ses ici et là-bas, ses autrefois et aujourd'hui, et d'observer les nouvelles pratiques linguistiques plurilingues. Elle a conçu les actions et pratiques locales reliées au global, et a tenté d'en saisir autant qu'il est possible les agencements. « Les interactions sont constamment travaillées par un nombre vertigineux de participants, qui

² Les missionnaires et explorateurs durent certes décrypter des langues inconnues mais parce qu'ils ne le firent pas dans une intention anthropologique mais par besoin de vivre ensemble, on peut dire que la linguistique de terrain est née seulement au 20^e siècle (Auroux 1998). Pourtant, ni les grandes enquêtes dialectologiques du siècle précédent ni l'anthropologie linguistique américaine n'ont marqué la sociolinguistique française. L'anthropologie a existé par le terrain dès les premières explorations coloniales et avant même la figure mythique de Malinowski (voir pour une synthèse Urry 2003), lui qui a formalisé la démarche ethnographique par l'« observation participante » systématisée avec les prises de notes réflexives et la relation au terrain. On attribue aussi à l'école de Chicago une place centrale et innovante dans l'enquête sociale (Grafmeyer et Joseph 1979) : collecte de données empiriques, connaissance directe de la vie sociale, approche scientifique, sujets originaux.

disloquent le tracé net de leurs frontières de multiples façons, les redistribuent et empêchent de prendre pour point de départ un emplacement dont on pourrait dire qu'il serait « local » (Latour 2006 : 295). Dominique Caubet a plus d'une fois tracé les influences entre les différentes aires de la Méditerranée et montré les va-et-vient complexes de l'histoire. Elle cherche les rapprochements culturels (Caubet 2000) et linguistiques à travers l'alternance de codes (Caubet 2002), les emphatisations (Caubet 2004c : 42), la création artistique (Caubet 2007a) ou les vanes par exemple (Caubet 2008). Cette préoccupation se retrouve à travers les projets de recherche, de celui autour de la musique que nous avons soumis ensemble (sans succès), *Entre le Maroc et la France. Mémoire, mobilité, création et langues*, de celui en cours dans le cadre de l'Agence Universitaire de la Francophonie, *D'une rive de la Méditerranée à l'autre : approche comparée des parlars jeunes en milieu urbain*. Il s'agissait pour le premier de voir quels étaient les liens entre la France et le Maroc dans la production artistique, comment se vivaient les expériences identitaires d'un bord à l'autre de la Méditerranée, comment circulaient les langues et comment elles étaient réinvesties, quelle était la place des échanges économiques et politiques transméditerranéens et enfin quels étaient les effets mémoriaux transgénérationnels. Pour le second, il s'agit à la fois de faire une description linguistique et discursive des parlars jeunes, à partir de situations ethnographiques, de voir de possibles rapprochements et influences. La perspective est donc toujours transnationale et multimodale. Dans cet esprit, il s'agit aussi, autant que faire se peut, de suivre les acteurs sociaux dans leurs pratiques, si ce n'est toujours à travers une mobilité transfrontalière, au moins à travers l'usage des réseaux sociaux d'internet. Dominique Caubet tente donc sans cesse d'établir les liens entre des Marocains, des Français voire des Néerlandais dont les parents sont nés au Nord de l'Afrique (Caubet 2005).

Son terrain et sa sociolinguistique sont aussi, comme elle le dit elle-même, ceux de la participation. Dominique Caubet, par le travail qu'elle mène, va embarquer ceux qu'elle rencontre. Quand elle montre que les artistes, par leurs créations et leur succès, permettent une revalorisation des langues minorées (Caubet 2007b), elle participe de fait à ranimer les mémoires, à rapprocher les histoires, à affirmer des identités enfouies. Il suffit de le savoir, parce que la froide objectivité n'existe pas, le chercheur, par son intervention même, joue toujours un rôle dans la construction du réel et participe ainsi de la transformation de son propre objet de recherche. Mais peu importe. Dominique Caubet s'est laissée porter. Elle a aidé à la reconnaissance d'artistes d'ici et là-bas, leur a donné la parole, les a suivis, les a programmés lors de rencontres, comme celle à Casablanca en avril 2007, *Langues et musique, pratiques urbaines plurielles*. Elle vit et affirme ses complicités, son investissement et sa

subjectivité (contrôlée) ; elle a deux livres d'entretiens d'artistes, elle a écrit un film sur la *Casanayda*, cette movida marocaine à Casablanca, effervescence d'une jeunesse en pleine expression culturelle et elle envisage de poursuivre la réalisation de documentaires sur le même sujet notamment en lien avec la scène française. Par toutes ces aventures, sans les avoir cherchées ni préméditées comme elle l'affirme, Dominique Caubet rend visible un terrain et des modes d'enquête, souvent trop délaissés par la sociolinguistique française. La sociolinguistique, pour une plus grande légitimité sans doute, agit comme si les données obtenues et leur analyse occultaient l'enquête, comme si elles étaient « recueillies » hors de tout travail d'approche avec ses hésitations, doutes, retraits et tâtonnements, comme si elles existaient en dehors des relations et enjeux entre l'enquêteur et les participants. Le terrain n'est pas constitué par un lieu pré-établi et circonscrit où l'on vient saisir les faits de langue, ou plus exactement, s'il l'est pour des nécessités pratiques et thématiques (il répond à des pertinences théoriques et sociales pressenties liées à la question de recherche), il n'en est pas la substance. Le terrain est (ou devient) un champ d'expériences et de rencontres à travers les pratiques langagières, plus qu'un lieu d'expérimentation. Le terrain se vit, s'intériorise, se note et se donne si possible au temps.

On marche quand on « fait du terrain », on va et on revient. Le corps du terrain est d'abord notre propre corps en mouvement et en écoute. Nous avons tous des souvenirs de personnes en particulier, dans l'attente, l'échange et la confiance. Le corps s'offre aux paroles qui se livrent, les permet et les obtient ; le corpus se vit dans les événements, saveurs et verbes incorporés, des émotions à la réalisation du travail. Nous sommes dans une nécessaire « observation participante », comme le dit si souvent Dominique Caubet, comme on le dit traditionnellement, dans les traces de l'École de Chicago ; nous faisons et nous observons mais nous faisons aussi quand nous observons. Bref, le travail d'enquête est observation *et* action imbriquées. Les personnes rencontrées, interpellées ou interviewées le sont par les connaissances, les hasards quotidiens (les amis des amis, les commerçants, les passants), les entrelacements de la vie et de vies. Même si, évidemment, il y a toujours une question de degré dans la participation à la vie sociale et culturelle du terrain. L'observation est un travail, une concentration critique, une réflexion en actes ; elle est une mise en abyme des pratiques langagières directes que l'on peut enregistrer (et pas toujours d'ailleurs). La prise de vue filmée, qui aplatit et décale la réalité sociale pour donner des images, ne peut la remplacer ; elle en est un complément et un prolongement. Elle est intéressante dans la mesure où elle fait émerger chez ceux qui sont filmés et pour nous-mêmes, par un retour sur image, des réflexions nouvelles. Les enquêtes dans toutes leurs formes, qui sont une imprégnation du

terrain par observation, ont un effet révélateur, au sens de révélateur photographique. Elles laissent apparaître des lumières et des contrastes inattendus et fortuits. Il nous faut les voir et les suivre. Elles sont des liens et des relations avec ce et ceux que nous cherchons à comprendre, dans un sentiment d'incomplétude qui nous pousse à sans cesse avancer. Dominique vit tout cela, elle se donne aussi ces temps, ces temps que l'on n'a pas puisque le temps de l'enquête est aussi celui qu'il nous faut prendre contre le reste dans une exigence absolue. Ainsi, entretiens, notes, documents, photos, nos données sont les traces visibles et les remontées des terrains, élaborées parfois dans la surabondance et l'accumulation, ne remplacent pas l'expérience intime, l'immersion comme le dit encore Dominique. Les « données » ne sont pas données bien sûr ; elles sont co-construites, élaborées par ce que nous sommes, par les hasards et les rencontres. Les corpus, subjectifs et infimes face au champ d'expériences et de vie, sont les empreintes que l'on choisit, ampute et sélectionne à nos propres fins d'analyse. Nous travaillons sur des fragments. Nos fragments ne sont pas dirimants, ils n'annulent pas le vrai mais sont une interprétation et un filtre d'une réalité, que l'on visite et pense. Il ne faudra alors jamais perdre de vue que nos choix sont empreints de nos propres orientations et idéologies. Certains éléments, matériaux empiriques, ne sont là que pour éclairer d'autres moments et nous ne pouvons traiter dans leur globalité les données souvent très nombreuses. Ainsi vont les terrains. Nos corpus, porteurs de sens dans la toile de nos rencontres et supports des analyses, servent retour réflexif, interprétation et réflexion et rendent compte donc d'une compréhension d'un pan du réel. Ils sont une restitution quand nous reprenons de la distance, quand le temps a passé et que nous devons retourner à l'analyse. Dominique Caubet depuis des années éclaire avec une connaissance intime de la *darija* marocaine les usages artistiques, sociaux, linguistiques et langagiers des locuteurs, entre le Maroc et l'ailleurs, d'une langue minorée, dite de l'immigration, prise dans une complexité historique et mémorielle. Dominique Caubet est là où elle a choisi d'être il y a longtemps maintenant, pour voir ce qui se passe, pour comprendre des choses qui la bousculent et l'intéressent. Il faut croire alors, ou ne pouvoir vivre autrement, à la surprise du réel, à un sens à donner sans préalable, à la confiance de l'entendement et de l'épreuve (je veux dire de ce que l'on éprouve). Confrontés au monde, les hypothèses et les raisonnements en chambre se heurtent aux failles de l'incongruité. Il nous faut sans cesse accepter de prendre le temps que l'on n'a pas, d'être malmené par les doutes, de changer de direction en cours de chemin, parce que l'épreuve du réel est toujours contingente. Mais Dominique Caubet a pour elle, sans jamais se laisser berner, la force de ses certitudes, le sens des faits, et la confiance dans les gens, pour avancer dans la recherche.

Etre partie prenante

Dominique Caubet n'est pas touchée par « l'ethnocentrisme de classe, intellectuel ou professionnel » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron 2005 : 101), c'est-à-dire par un regard biaisé porté par un regard universitaire surplombant, attitude qui pourrait transparaître à travers questions et interprétations. Elle semble toujours dans une juste distance par rapport à ses recherches, dans une juste relation avec ses interlocuteurs, ce qui lui permet de défaire les idées reçues et de neutraliser les évidences. Mais en même temps, elle est pleinement engagée. Jacqueline Billiez le dit très justement, « ce terrain [les situations plurilingues] nécessite une certaine passion, doublée d'une approche compréhensive et oblige de sortir des cadres bien établis, tout en préservant un équilibre fragile entre engagement et distanciation » (Billiez et Trimaille 2001 : 105).

Elle est toujours là pour valoriser l'arabe dit dialectal (dans le rapport soumis par Bernard Cerquiglini en 1999 sur les langues de la France dans le cadre de la Charte Européenne des langues régionales et minoritaires) comme langue de France, pour en dire la vitalité et en défendre la légitimité. « Lors du recensement de 1999, une enquête « famille » a été menée par l'INSEE et l'INED. 380 000 adultes de plus de 18 ans ont été interrogés sur la transmission familiale des langues. A la question : « quelle(s) langue(s), dialecte(s) ou patois vous parliez, quand vous aviez 5 ans, votre père et votre mère », un adulte sur quatre a répondu que ses parents lui parlaient une autre langue que le français. Pour 23 000 d'entre eux, il s'agissait de l'arabe, maghrébin pour l'essentiel, puisque la question portait sur la transmission familiale. A partir de ces réponses, on est arrivé au chiffre de 1 170 000 adultes à qui l'un des parents parlaient arabe, auxquels il convient d'ajouter les moins de 18 ans. Le Secrétaire d'état aux affaires étrangères, Renaud Muselier, lors d'un colloque à l'Université d'Austin au Texas³, a donné des chiffres très intéressants, en disant que, sur 4 à 5 millions de musulmans en France, 70 % étaient originaires du Nord de l'Afrique, soit entre 2,9 et 3,5 millions de personnes, auxquels il faudrait ajouter environ 400 000 juifs et les pieds-noirs » (Caubet 2004d : 142).

Mais malgré cette vitalité linguistique et la reconnaissance officielle de 75 langues sur le territoire français, les discours politiques et médiatiques rendent compte d'un profond malaise social et identitaire qui stigmatisent certaines langues (pour ne pas dire les locuteurs de ces langues), notamment les langues de l'immigration (Moïse 2006). La première version du

³ « Language and (Im)migration in France, Latin America, and the United States: Sociolinguistic Perspectives », September 25-26, 2003.

rapport Bénisti en 2005 sur la délinquance stigmatisait les langues parlées par les parents immigrés, et en 2001 on assistait la suppression de l'option arabe dialectal au baccalauréat, suppression contre laquelle a lutté Dominique Caubet. En février 2001, l'épreuve facultative d'arabe maghrébin était supprimée par Jack Lang, ministre de l'éducation nationale, alors qu'elle comptait 10 000 inscrits avec un taux de 72% de réussite. Comme l'a bien montré Dominique Caubet (2001c, 2004d entre autres), au-delà des influences internationales pour favoriser l'arabe classique, seule langue du baccalauréat désormais, l'arabe maghrébin semblait perçu comme un enfermement sur une identité d'origine. Or, c'était là distorsion linguistique et idéologique. La *darija* est justement la langue de la neutralité, celle qui dit une histoire familiale et personnelle, des histoires de rencontres entre diverses communautés (juifs, arabes, pieds-noirs) loin de représentations religieuses, pan-islamique ou pan-arabe, véhiculées par la langue sacrée, celle du coran, l'arabe littéral. Cette épreuve reconnaissait non seulement une culture familiale et une identité mais aussi la richesse d'une transmission linguistique, élément culturel d'une France multiple. Cette situation scolaire ne peut qu'entretenir, par un certain mépris, les réactions de honte, voire de repli et de rejet. Comme si les comportements dénoncés par les politiques étaient induits par leurs propres décisions. Il semble en même temps que les questions linguistiques ont toujours sous-tendu (langues régionales et laïcité au début du siècle) questionnements culturels et religieux comme si elles se faisaient en tout temps les sismographes des crises et des tensions de l'ordre établi. Alors que l'on ne peut nier combien les artistes par leur lien avec le Maghreb (Caubet 2004b, 2007b, Moïse 1999, 2004) participent largement de la richesse et du changement du paysage culturel et linguistique français (tels que le revendiquent d'ailleurs les protagonistes eux-mêmes, et contre toute labélisation « métisse », « traditionnelle » ou « authentique »), pour affirmer une pluralité d'expression de notre temps, française. Ils imposent sans le marteler une nouvelle conception de la société ; ils imposent des changements subtils dans la représentation de l'identité française et dans les pratiques linguistiques ; ils ouvrent peut-être une nouvelle voie dans un ébranlement de la nation et de la langue françaises homogènes, qui voient leurs anciens modèles de défense profondément fragilisés. Ainsi, le travail de Dominique Caubet, par ce qu'il montre, est éminemment engagé contre toutes les peurs et tous les figements possibles.

D'un autre point de vue, son engagement est aussi celui qu'elle met en œuvre avec ses étudiants, dans le suivi, l'encouragement et la motivation qu'elle leur porte, dans un désir sincère de transmission. Elle aime le travail en équipe suscite les collaborations et les échanges, entre objectifs, conceptions, et méthodes ; elle fait confiance et donne confiance.

« Un chercheur vraiment isolé est impossible, une découverte anhistorique est impossible, une observation sans style est impossible. [...] La pensée est une activité collective, comme le chant choral ou la conversation » (Fleck [1935] 2008 : 271). Les séminaires de travail avec ses étudiants ou autour des projets sont envisagés comme des nécessités pour l'émulation de la pensée. Cette étape collective et réflexive montre que la recherche n'est jamais solitaire, qu'elle est faite de collaborations et de controverses, qu'aliment dans un rapport d'égalité les étudiants qu'elles encadrent, ceux-là même⁴ qui lui rendent hommage par la conception de cet ouvrage. Dominique Caubet a joué un rôle fondamental dans leur orientation, eux qui n'avaient même pas envisagé de se lancer dans la recherche : « je n'avais pas l'intention de me diriger vers la recherche » (Alexandrine Barontini), « j'ai appris qu'il était possible de faire de l'arabe à partir de zéro à l'inalco et m'y suis inscrit en me disant : fais-toi plaisir un an ou deux ce n'est pas grave. J'ai assisté pendant les trois premières années, en parallèle, aux cours d'arabe littéral et aux cours d'arabe maghrébin. C'est l'année de la Licence que j'ai décidé - pour des raisons d'emploi du temps et de charge de travail et, évidemment, pour des questions de goût et d'intérêts personnels - de ne m'inscrire qu'en arabe maghrébin. Mon cursus à l'inalco se déroulait bien et rapidement je me suis retrouvé inscrit en maîtrise. C'est à ce moment-là que j'ai proposé à Dominique Caubet de travailler sur l'arabe libyen, puisqu'il n'était pas présent, enseigné à l'inalco. A aucun moment, je n'avais envisagé tout ce qui allait se passer ensuite » (Christophe Pereira). « Je n'aurai pas fait de la recherche si je n'avais pas rencontré Dominique Caubet » (Karima Ziamari). Peut-être n'ont-ils pas été si difficiles à convaincre, eux qui semblent pris comme leur professeure par un désir personnel et intime, désir qu'il fallait juste re-connaître comme Dominique Caubet l'avait fait pour elle-même quand elle était partie pour la première fois au Maroc dans « sa » famille : « apprendre l'arabe maghrébin pour mieux comprendre les amis arabophones en France » (Alexandrine Barontini), « je précise que j'ai fait de l'arabe pour le plaisir. Quand j'étais plus jeune, au collège, mes meilleurs amis étaient d'origine marocaine (Fouad) et algérienne (Morad). A un certain moment, j'ai été attiré par leur culture, notamment leur langue et leur musique. J'ai eu envie, avec eux, de commencer à apprendre l'arabe pour pouvoir communiquer avec eux sans être compris des autres et utiliser l'arabe comme langue secrète. Je leur demandais comment tu dis ça, comment tu dis ça, etc. et ils me le traduisaient. Doucement, j'ai commencé à apprendre et à employer les expressions retenues » (Christophe Pereira).

⁴ Les propos rapportés qui suivent proviennent d'échanges de courriels en juin 2010 avec Alexandrine Barontini, Christophe Pereira et Karima Ziamari. Je les remercie sincèrement de bien avoir voulu répondre à mes questions sur leurs liens comme chercheur-e-s avec Dominique Caubet.

Et Dominique donne encore plus, la légitimité de choisir ce champ de recherche. Elle fait preuve d'une approche théorique et méthodologique d'une grande ouverture et de prises de positions scientifiques affirmées, notamment dans sa façon de considérer la dialectologie du Maghreb dans son ensemble, et non pas centrée sur le Maroc : elle permet « de valoriser, de mettre en avant les parlars arabes, les langues maternelles vis-à-vis de l'arabe classique, de montrer les spécificités dialectales linguistiques, littéraires et musicales ; ce qui n'est pas forcément évident pour tout le monde. Il existe une « belle » langue dialectale, une littérature en arabe dialectal et pas seulement en arabe littéral » (Christophe Pereira), « L'arabe marocain est certes ma langue maternelle, mais c'est grâce à Dominique Caubet que je me suis réconciliée avec elle alors que je la stigmatisais ; j'ai lu ces travaux sur l'arabe marocain, j'ai découvert son en gagement et à quel point cette langue pouvait exprimer beaucoup de choses au fond de moi » (Karima Ziamari). Sa position aussi face à l'alternance de codes était novatrice : « elle avait rompu avec les modèles linéaires très présents et c'est elle la première qui a commencé à s'intéresser au modèle insertionnel de C. Myers-Scotton. J'ai changé d'orientation en rompant avec les descriptions dominantes à l'époque en découvrant ses travaux » (Karima Ziamari).

Elle ouvre très tôt l'étudiant au métier de chercheur par les publications qu'elle propose, par les rencontres avec les chercheurs spécialisés qu'elle suscite, par la participation aux projets de recherche qu'elle offre, par son aide personnelle : « Elle embarque ses étudiants avec elle dans la recherche et ça c'est exceptionnel. On n'a jamais l'impression d'être seul » (Christophe Pereira), « elle m'a encouragé à publier des articles et mon livre » (Karima Ziamari).

Conclusion. Accommoder les restes

Au moment où j'écris et alors que les discours politiques les plus réducteurs stigmatisent indignement la jeunesse, je pense à Dominique Caubet qui, dans un enthousiasme sans faille, va chercher, à travers les pratiques langagières, l'effervescence, l'expressivité et le mouvement d'un temps de vie à ne jamais se départir, elle qui croit à la jeunesse, aux artistes et à ses étudiants. Elle chine, débusque et explore. Elle est une chercheuse du reste, « tel qu'il offre un terrain exceptionnel pour la mise à l'épreuve de l'acte de chercher. Le reste [...] force sans cesse à le guetter en deçà de lui, pour finalement le casser et l'ouvrir » (Crettaz 1993 : 9). Ces restes, dont d'autres se détournent par manque de polissage ou de possible reconnaissance, sont faits d'inattendus et de curiosité pour une grande créativité scientifique et pour un paradigme qu'elle a su inventer et dont nous devons nous inspirer.

Références bibliographiques

- Appadurai, Arjun. 1996. *Modernity at large : cultural dimensions of globalization*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Auroux Sylvain. 1998. « Les enjeux de la linguistique de terrain ». *Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui*, *Langages* numéro 129, 89- 96.
- Baumann, Zygmunt. 1998. *Globalization: The Human Consequences*. New-York, Columbia University Press.
- Billiez, Jacqueline et Trimaille, Cyril. 2001. « Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale », *Langues et insertion sociale, Langage et Société*, numéro 98, 105-127
- Bourdieu, Pierre. 2001. *Science de la science et réflexivité*. Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu, Pierre, Chamborédon Jean-Claude et Passeron Jean-Claude. [1968], 2005. *Le métier de sociologue*. Berlin, Mouton de Gruyer.
- Caubet, Dominique. 1998. « Humour et défigement des expressions figées au Maghreb chez les humoristes Mohand Fellag et Gad Elmaleh ». *Le figement lexical*, éd. Salah Mejri Salah / André Clas / Gaston Gross / Taïeb BaccoucheCaubet, 351-360. Tunis CERES.
- Caubet Dominique. 2000. « Quelques aspects de la présence maghrébine dans la culture urbaine en France ». *Ethnologies. Musiques des jeunes*, volume 22.1, 249-256. Université Laval.
- Caubet, Dominique. 2001a. « Du baba (papa) à la mère, des emplois parallèles en arabe marocain et dans les parlures jeunes en France ». *Langues déliées, Cahiers d'Etudes Africaines*, numéro 163-164, 735-748.
- Caubet, Dominique. 2001b. « Comment appréhender le *codeswitching* ? ». *Comment les langues se mélangent. Codeswtiching en Francophonie*, éd. Cécile Canut / Dominique Caubet, 21-32. Paris, L'Harmattan.
- Caubet, Dominique. 2001c. « L'arabe dialectal en France ». *Arabofrancophonie, Les Cahiers de la Francophonie* numéro10. Paris L'Harmattan, 199-212.
- Caubet, Dominique. 2002. « Métissage linguistique ici (en France) et là-bas (au Maghreb) », *VEI-Enjeux (Ville Ecole Intégration)*, numéro 130, 117-132.
- Caubet, Dominique. 2003. « Réponse à Francis Manzano : DIGLOSSIE, dis-tu ? ». *Langues, contacts complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, éd. Philippe Blanchet / Didier de Robillard. *Cahiers de sociolinguistique*, numéro 8, 67-78. Presses universitaires de Rennes.
- Caubet, Dominique. 2004a. « L'intrusion des téléphones portables et des 'SMS' dans l'arabe marocain en 2002-2003 ». *Parlers jeunes ici et là-bas, Pratiques et Représentations*, éd.

- Dominique Caubet / Jacqueline Billiez / Thierry Bulot / Isabelle Léglise / Catherine Miller, 247-271. Paris, L'Harmattan.
- Caubet, Dominique. 2004b. *Les mots du bled*. Paris, L'Harmattan.
- Caubet, Dominique. 2004c. « La *darja*, langue de culture en France ». *Les langues de France, Hommes et Migrations*, numéro 1252, novembre-décembre, 34-44.
- Caubet, Dominique. 2004d. « L'arabe maghrébin-darja, langue de France », *La Célibataire* n.8, printemps 2004, 139-145.
- Caubet, Dominique. 2005. *Shouf Shouf Hollanda ! Des artistes maroco-hollandais sur la scène culturelle néerlandaise*. Casablanca, Tarik Editions.
- Caubet, Dominique. 2007a. « L'arabe maghrébin – *darja*, une langue ressource en France ». *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique, Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, éd. Patricia Lambert / Agnès Millet / Marielle Rispaïl / Cyril Trimaille, 49-54, Paris, L'Harmattan.
- Caubet, Dominique. 2007b. « Langues et Musiques de France depuis les années 80 ». *Les langues de France au XXIe siècle : vitalité sociolinguistique et dynamiques culturelles*, Carmen Alen Garabato / Henri Boyer, 51-75. Paris, L'Harmattan.
- Caubet, Dominique. 2008. « Des insultes aux vannes, ici et là-bas, en passant par les proverbes ». *Insultes, injures et vannes. En France et au Maghreb*, éd. Aline Tazuin, 111-135. Paris, L'Harmattan.
- Cohen, David. 1994. « Entretien avec David Cohen, recueilli par Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau », *Faits de langue*, volume 2, numéro 3, 113-119
- Cohen, Marcel. 1956. *Pour une sociologie du langage*. Paris, Albin Michel.
- Crettaz, Bernard. 1993. *La beauté du reste*. Genève, Editions Zoé.
- Culioli, Antoine. 2002. *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*. Paris, Klincksieck.
- Feyerabend, Paul. 1979. *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Paris, Seuil, Points Essais.
- Fleck, Ludwik. [1935] 2008. « Observation scientifique et perception en général ». *Histoire des sciences. Méthodes, styles et controverses*, éd. Jean-François Braunstein, 245-272. Paris, Vrin.
- Heller, Monica. 2002. *Éléments d'une sociolinguistique critique*. Paris, Didier.
- Grafmeyer, Yves et Joseph Isaac. 1979. *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Paris, Aubier.

- Hannerz, Ulf. 1996. *Transnational Connections: Culture, People, Places*. London, Routledge
- Inda, Jonathan Xavier. et Rosaldo Renato (éd.). 2002, *The Anthropology of Globalization : A Reader*. Malden and Oxford, Blackwell.
- Klein, Etienne. 2008. *Galilée et les Indiens, Allons-nous liquider la science ?* Paris, Flammarion.
- Kuhn, Thomas. [1962], 1983. *La structure des révolutions scientifique*. Paris, Champs Flammarion.
- Moïse, Claudine. 1999. *Danseurs du défi*. Montpellier. Indigène Editions.
- Moïse, Claudine. 2004. *Danse hip hop, respect*. Indigène Editions.
- Moïse, Claudine. 2006. « Protecting French » : The view From France ». *Discourse of Endangerment: Interest and Ideologies in the Defense of Languages*, éd. Alexandre Duchêne et Monica Heller. Chapitre 11, 216-241. London, New York, Continuum International Publishing Group.
- Moïse, Claudine. 2010. « La sociolinguistique des discours et des interactions. Un développement et une visibilité difficiles en France ». *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, éd. Henri Boyer. Paris, L'Harmattan.
- Morin, Edgar. 1977. *La méthode. La Nature de la Nature*, tome 1. Paris, Seuil, Points Essais.
- Morin, Edgar. 1980. *La méthode. La vie de la vie*, tome 2. Paris, Seuil, Points Essais.
- Morin, Edgar. 1991. *La méthode. Les idées*, tome 4. Paris, Seuil, Points Essais.
- Neveu, Franck. 2008. « Réflexions sur la forme du discours linguistique ». *Congrès Mondial de Linguistique*, Paris. <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08336>
- Lapierre, Nicole. 2004. *Pensons ailleurs*. Paris, Stock.
- Latour, Bruno. 2006. *Changer de société. Refaire de la sociologie*. Paris, La découverte
- Papastergiadis, Nikos. 2000. *The Turbulence of Migration: Globalization, Deterritorialization and Hybridity*. Cambridge, Polity Press.
- Quine, Willard. [1969], 2008. *Relativité de l'ontologie et autres essais*. Paris, Aubier.
- Serres, Michel. 1980. *Hermès V, La passage du Nord-Ouest*. Paris, Minuit.
- Urry, John. 2003. « La constitution du questionnaire « *Notes and Queries on Anthropology* ». Les premiers pas de l'anthropologie britannique ». *L'enquête de terrain*, éd. Daniel Céfaï, 65-89. Paris, La découverte.

